

Demi Moore

# MÉMOIRES

## L'envers d'une vie

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Carole Delporte*

MASSOT ÉDITIONS

Titre original : *Inside Out: A Memoir*

Il ne s'agit pas d'une œuvre de fiction. Les événements relatés dans ce livre l'ont été conformément aux souvenirs de l'auteure. Certains noms et circonstances ont été modifiés pour protéger la vie privée et/ou l'anonymat des personnes impliquées. D'autres intervenants ont validé le manuscrit et confirmé la justesse des faits.

Pour ma mère, mes filles, et les filles de mes filles.

© Demi Moore et Pajama Party Productions, Inc., 2019 / Publié par Harper,  
une marque de HarperCollins. Tous droits réservés, 2019  
© Massot Éditions, 2020 pour la traduction française

Couverture : Alice Peronnet

ISBN papier : 978-2-38035-2542  
ISBN numérique : 978-2-38035-2559  
Dépôt légal : août 2020

## LA MAISON D'HÔTES

Chaque être humain est une maison d'hôtes.  
Chaque matin arrive un nouvel invité.

Une joie, une dépression, un dénuement,  
Une prise de conscience fugace qui survient  
Tel un visiteur inattendu.

Accueillez-les tous chaleureusement  
Même s'ils sont une foule de chagrins  
Qui balaient violemment votre demeure  
Et la vident de ses meubles.  
Traitez chaque invité honorablement  
Il pourrait vous absoudre  
Et vous ouvrir à des nouveaux délices.

Les pensées noires, la honte et la malveillance  
Accueillez-les à la porte en riant et invitez-les à entrer.

Soyez reconnaissant de leur venue.  
Car chacun a été envoyé  
Comme un guide de l'au-delà.

Rumi

# Sommaire

Prologue .....	13
----------------	----

## PARTIE I : SURVIVRE

Chapitre 1 .....	17
Chapitre 2 .....	29
Chapitre 3 .....	41
Chapitre 4 .....	51
Chapitre 5 .....	61
Chapitre 6 .....	67
Chapitre 7 .....	73

## PARTIE II : SUCCÈS

Chapitre 8 .....	83
Chapitre 9 .....	93
Chapitre 10 .....	105
Chapitre 11 .....	115
Chapitre 12 .....	127
Chapitre 13 .....	141
Chapitre 14 .....	151
Chapitre 15 .....	165

PARTIE III : CAPITULATION

Chapitre 16 .....	179
Chapitre 17 .....	189
Chapitre 18 .....	197
Chapitre 19 .....	207
Chapitre 20 .....	217
Chapitre 21 .....	225
Chapitre 22 .....	235
Épilogue .....	245
Remerciements .....	249

## PROLOGUE

La même question revenait en boucle dans ma tête :  
*Comment en suis-je arrivée là ?*

Dans la maison vide où j'ai vécu avec mon mari, et que nous avons agrandie pour accueillir notre grande famille, j'étais à présent totalement seule. J'avais près de cinquante ans. L'amour de ma vie m'avait trompée, avant de rompre notre mariage. Mes filles ne me parlaient plus : plus d'appels pour mon anniversaire, plus de SMS pour Noël. Plus rien. Leur père – un ami sur qui j'avais pu compter pendant des années – avait disparu de ma vie. La carrière que je m'acharnais à construire depuis que j'avais quitté ma mère, à l'âge de seize ans, était au point mort. À moins qu'elle ne soit terminée pour de bon. Tout ce qui me tenait à cœur – même ma santé – m'avait abandonnée. Je souffrais de migraines terribles et je perdais du poids à une vitesse vertigineuse. J'étais comme vidée de l'intérieur.

Alors je m'interrogeais : *C'est ça la vie ? Parce que si c'est ça, j'abandonne. Je ne sais pas ce que je fais ici.*

Je fonctionnais en pilote automatique, j'accomplissais les gestes du quotidien sans réfléchir – nourrir les chiens, répondre au téléphone. Un jour, des amis sont venus fêter un anniversaire à la maison. Comme eux, j'ai inhalé du gaz

hilarant et, quand le joint est arrivé jusqu'à moi, sur le canapé dégingué de mon séjour, j'ai aspiré une bouffée de cannabis de synthèse – logiquement surnommé Diablo.

Ensuite, tout est devenu flou et j'ai eu l'impression de flotter au-dessus de mon corps. Je planais dans un tourbillon de couleurs et j'ai pensé que j'avais une porte de sortie : je pouvais laisser la douleur et la honte de mon existence derrière moi. Les migraines, les peines de cœur et la sensation d'échec – en tant que mère, épouse et femme – tout allait s'évanouir.

Mais la question me hantait toujours : *Comment en suis-je arrivée là ?* Après les nombreux succès et opportunités de ma vie d'adulte. Après les multiples épreuves de mon enfance. Un mariage qui a commencé comme un conte de fées, le premier homme avec qui je pouvais être totalement moi-même. Après avoir fait la paix avec mon corps – j'ai cessé de le torturer et de l'affamer, d'utiliser la nourriture comme une arme pour me détruire. Surtout, après avoir élevé trois filles et tout mis en œuvre pour être la mère que je n'ai jamais eue. Tout ça pour rien ?

Soudain, j'étais de retour dans mon corps, je convulsais par terre, et quelqu'un a crié : « Appelez le 911 ! »

J'ai hurlé « Non ! » car je connaissais la suite du feuilleton : l'ambulance, les paparazzis, puis *TMZ* annonçant : « Demi Moore transportée d'urgence à l'hôpital pour overdose. » Et c'est bien arrivé. Mais un autre événement s'est également produit, auquel je ne m'attendais pas. J'ai décidé de m'arrêter – après une vie passée à courir – et de me regarder dans le miroir. J'avais accompli énormément de choses en cinquante ans, mais je n'avais pas forcément vécu de réelles *expériences*, au sens où la plupart du temps, je n'étais pas vraiment là. J'avais trop peur d'être moi-même, convaincue que je ne méritais pas ma chance, et trop occupée à tenter de réparer les dégâts.

Comment en suis-je arrivée là ? Voici mon histoire.

# I SURVIVRE

# 1.

Cela peut paraître bizarre, mais je garde de mon séjour à l'hôpital à l'âge de cinq ans le souvenir d'une période magique. Assise sur mon lit, dans ma chemise de nuit rose, j'attendais les visites quotidiennes avec impatience – les médecins, les infirmières, mes parents. Je me sentais bien. J'étais là depuis deux semaines, bien décidée à être une patiente modèle. Dans la chambre claire et propre, tout semblait sous contrôle. Les routines de l'hôpital étaient assurées par des adultes (à l'époque, tout le monde admirait les médecins et les infirmières, et se trouver parmi eux était un privilège). Tout paraissait logique : si j'étais sage, tout se passerait bien.

On m'a diagnostiqué un syndrome néphrotique, une maladie potentiellement létale dont on ne savait pas grand-chose – elle a surtout été étudiée chez les garçons. En gros, c'est un problème de rétention : le système de filtre ne fonctionne pas bien. Je me rappelle avoir été terrifiée quand mes organes génitaux ont enflé. Je les ai montrés à ma mère et j'ai vu sa réaction : de la panique pure. Elle m'a emmenée à toute vitesse à l'hôpital, où je suis restée trois mois.

Ma tante, maîtresse de CM1, a demandé à tous ses élèves de me dessiner des cartes de rétablissement avec des crayons de couleur et des feutres, que mes parents m'ont apportées

dans l'après-midi. J'étais ravie par tant d'attentions – de la part d'enfants plus âgés que je ne connaissais même pas ! Mais quand j'ai levé les yeux des cartes colorées, j'ai vu les visages angoissés de mes parents. Pour la première fois, j'ai compris qu'ils avaient peur de me perdre.

J'ai agrippé la main de ma mère : « Tout va bien se passer, maman. »

Elle aussi n'était qu'une enfant – seulement vingt-trois ans.

Ma mère, Virginia King, était adolescente et pesait à peine quarante-cinq kilos quand elle est tombée enceinte de moi. Elle venait de terminer le lycée à Roswell, au Nouveau-Mexique. Elle est restée neuf heures en travail avant de me mettre au monde. Notre première expérience commune n'a pas été des plus réussies.

Une partie d'elle n'était pas vraiment ancrée dans le réel, si bien qu'elle avait tendance à penser différemment. Elle venait d'un milieu pauvre, mais n'en avait pas l'état d'esprit – elle ne *raisonnait* pas comme une fille pauvre. Elle voulait ce qu'il y avait de mieux pour nous et n'achetait jamais de marques bon marché – les céréales, le beurre de cacahuète, la lessive. C'était une femme généreuse, expansive, accueillante. Il y avait toujours de la place à table pour un invité surprise. Et elle ne manquait pas d'assurance – elle n'était pas du genre à suivre les règles.

En grandissant, j'ai compris que Ginny était différente – elle ne ressemblait pas aux autres mères de famille. Je la revois nous conduire à l'école : d'une main, elle fumait une cigarette tandis que de l'autre, elle appliquait son mascara parfaitement sans même se regarder dans le rétroviseur. Elle avait beaucoup l'allure. C'était une femme athlétique qui avait travaillé comme maître-nageuse au parc d'État de Bottomless Lakes, près de Roswell. Très séduisante, elle avait les yeux bleus, les cheveux noirs et le teint pâle. Ginny était

toujours impeccable, en toutes circonstances. Lors de notre virée annuelle chez ma grand-mère, elle demandait à mon père de s'arrêter aux trois quarts du trajet pour mettre ses bigoudis. À notre arrivée, sa coiffure était parfaite. (Ma mère avait suivi des cours d'esthéticienne, mais sans en faire son métier.) Ce n'était pas une reine de la mode, mais elle avait l'art de s'apprêter. Elle aimait ce qui était glamour – elle a trouvé mon prénom sur un produit de beauté.

Mon père et elle formaient un couple magnétique, qui savait prendre du bon temps. Tout le monde voulait les côtoyer. Mon père, Danny Guynes, âgé d'un an de moins que ma mère, avait toujours une lueur espiègle dans le regard, comme s'il détenait un secret que tout le monde lui enviait. Il avait de belles lèvres, avec des dents très blanches, rehaussées par son teint mat. On aurait dit Tiger Woods version latino. C'était un charmeur, au sens de l'humour ravageur. Le genre d'homme qui flirtait toujours avec le danger. Il était très macho, toujours en compétition avec son frère jumeau, plus grand et plus fort, qui avait rejoint le corps des Marines, alors que papa avait été refusé à cause d'un œil capricieux, comme le mien. Notre petite coquetterie à tous les deux. Comme si nous regardions le monde à travers le même prisme.

Son jumeau et lui étaient les aînés de neuf enfants. Leur mère, originaire de Porto Rico, a pris soin de moi bébé pendant un temps. Ma grand-mère est morte quand j'avais deux ans. Son père irlandais et gallois était cuisinier dans l'Air Force – et alcoolique patenté. Il a vécu avec nous quand j'étais petite. Je me rappelle que ma mère ne voulait pas me laisser seule avec lui dans la salle de bain. Plus tard, il a été question d'abus sexuels. Comme moi, mon père a été élevé dans une maison pleine de secrets.

Danny a été diplômé du lycée de Roswell un an avant Ginny, et quand il est entré à l'université de Pennsylvanie, elle



s'est sentie menacée, et plus encore quand elle a découvert qu'il avait « une » colocataire. Elle a réagi comme chaque fois qu'elle se sentait en danger – ce qu'elle ferait tout au long de leur relation : elle est sortie avec un autre gars pour le rendre jaloux. Charlie Harmon, un jeune pompier baraqué dont la famille avait quitté le Texas pour le Nouveau-Mexique. Elle l'a même épousé, et bien que leur union ait été de courte durée, ce mariage a eu l'effet escompté : papa est revenu ventre à terre. Maman a divorcé de Charlie et mes parents se sont mariés en février 1962. Je suis née neuf mois plus tard. Du moins, c'est ce que j'ai longtemps cru.

Quand les gens entendent le nom « Roswell », ils pensent à des petits hommes verts, mais à la maison, personne ne parlait d'OVNI. La Roswell de ma petite enfance était une ville militaire. Nous avions la plus grande piste d'atterrissage des États-Unis (elle servait de piste de secours pour la navette spatiale) à la base aérienne de Walker, qui a été fermée à la fin des années soixante. On trouvait aussi des noyers de pécan, des champs de luzerne, une boutique de feux d'artifice, une usine de conditionnement de viande et une fabrique Levi's. Nous faisons partie intégrante de la communauté de Roswell. Et nos familles sont tellement imbriquées que ma cousine DeAnna est aussi ma tante. (Elle est la nièce de ma mère et a épousé le plus jeune frère de mon père.)

Ma mère avait une sœur beaucoup plus jeune, Charlene – on l'appelait Choc – qui était pom-pom girl au lycée. Ginny jouait le rôle de chaperon et je suis devenue la mascotte de l'équipe. Elle s'arrangeait pour faire entrer toutes les filles de l'équipe en douce au drive-in en les planquant dans le coffre de sa voiture. Avec ses manigances, j'avais l'impression de faire partie des grands. Les filles m'avaient donné un de leurs uniformes et Ginny me coiffait. Aux fêtes

de l'école, je faisais sensation : je sortais du groupe dans ma petite tenue bleu ciel pour terminer la chorégraphie avec le cérémonial qu'elles m'avaient appris – l'envol de l'oiseau. Ce fut ma première expérience d'artiste, et j'en ai savouré chaque seconde. De plus, j'étais ravie de rendre ma mère heureuse.

À l'époque, mon père travaillait dans la publicité, pour le *Roswell Daily Record*. Le matin, il laissait à ma mère un paquet de cigarettes et un billet d'un dollar, qu'elle dépensait à l'épicerie du coin pour acheter un grand Pepsi qui lui faisait la journée. Mon père était déterminé à réussir : il travaillait dur et jouait gros – parfois trop gros. Il sortait faire la fête avec un de mes oncles. Tous deux étaient du genre à boire et à se bagarrer. (N'oubliez pas qu'ils avaient à peine vingt ans.) Il n'était pas rare que mon père rentre à la maison plutôt amoché après une beuverie. Il aimait se battre et regarder les autres se cogner dessus. Quand j'étais petite – trop petite – mon père m'emmenait regarder les matchs de boxe locaux avec lui. À environ trois ans, je me tenais debout sur une chaise pour mieux voir le ring et j'ai demandé à mon père : « Quel maillot on soutient ? » Regarder deux hommes boxer, c'était notre moment de complicité.

Mes deux parents avaient ce qu'on pourrait appeler une vision très « personnelle » de la vérité. Surtout, papa adorait jouer au plus malin. Il allait encaisser un chèque par exemple, et lançait au type de la caisse : « On le joue à quitte ou double ? » C'était le joueur invétéré en lui qui cherchait toujours un moyen de s'en sortir. Je ne pouvais pas l'exprimer à l'époque, mais son irresponsabilité me rendait nerveuse. J'étais toujours sur mes gardes, en alerte, de crainte que quelqu'un ne se mette en colère. Quand j'avais quatre ans, j'ai le vague souvenir qu'un homme a tambouriné à notre porte, et que j'étais terrifiée. J'avais une peur bleue dans ma propre maison, je ne sais pas pourquoi. Sans doute un individu que mon père avait escroqué. Ou bien il avait couché avec la femme de ce type.

J'avais presque cinq ans à la naissance de mon frère Morgan, et j'ai aussitôt senti le besoin de le protéger. J'ai toujours été plus solide que lui. C'est un grand gaillard aujourd'hui – un mètre quatre-vingt-dix –, mais enfant, il était frêle, si bien que les gens le prenaient pour une fille. Il était un bébé difficile, et ma mère lui passait tous ses caprices – « Donnez-lui ce qu'il veut ! » Au cours d'un long trajet pour aller rendre visite à ma tante à Toledo, dans l'Ohio – Morgan avait environ deux ans –, mes parents m'ont tendu une bouteille de bière, que je lui ai lentement administrée pendant le reste du chemin, comme on donne un biberon. Évidemment, à notre arrivée, il ne pleurnichait plus.

Je ne dis pas que j'étais la sœur parfaite : je surnommais Morgan « Butthole » (« Trou du cul »). Un de mes supplices préférés était de l'attraper, de péter dans ma main et de la presser sur son nez. Mais dès le début, j'ai eu l'intuition que je devais veiller sur lui – pour notre bien à tous les deux, nos parents n'étant pas franchement fiables. Un jour, à l'âge de trois ou quatre ans, Morgan est monté sur le canapé proche de la fenêtre et s'est mis à bondir dessus. J'ai averti ma mère : « Il va tomber et se faire mal ! » Je ne m'étais pas trompée. J'ai essayé de le rattraper mais, trop petite, j'ai seulement amorti sa chute. Je n'ai pas pu l'empêcher de s'ouvrir le crâne sur le bord de table basse. C'était comme dans une scène de film : ma mère a hurlé « Ne bouge pas ! » et a enveloppé sa tête en sang dans une serviette pour le transporter aux urgences. Il s'était fracturé le crâne, et longtemps après avoir été recousu, il ressemblait au monstre du D<sup>r</sup> Frankenstein.

Peu après la naissance de Morgan, nous avons quitté Roswell pour la Californie. C'était le premier d'une série de déménagements qui allaient définir notre enfance. Ma mère a compris que mon père avait une liaison, alors, comme sa propre mère le lui avait appris, elle a éloigné son mari du

« problème ». Les femmes de ma famille n'ont jamais compris que partir avec le mari infidèle, cela revient à emmener le problème avec vous.

Pour la plupart des gens, déménager est toute une aventure. Changer de ville, trouver un point de chute, réorganiser sa vie, chercher un nouveau médecin, un teinturier, une épicerie, sans parler des écoles des enfants et de l'itinéraire du car scolaire. Cela réclamait beaucoup de réflexion et de préparation.

Pour nous, c'était la norme. Mon frère et moi avons calculé que, pendant notre enfance, nous fréquentions au moins deux nouvelles écoles par an, parfois même trois. J'ai compris beaucoup plus tard que tout le monde ne vivait pas comme nous. Quand des gens me disent qu'ils ont les mêmes amis depuis la maternelle, je n'arrive pas à imaginer la sensation que cela procure.

Le déménagement était très déstabilisant pour nous, les enfants. D'abord, on sentait de l'électricité dans l'air : un événement important se préparait. Puis on prenait la route dans l'un des multiples véhicules aux teintes terreuses que mes parents ont eus au fil des ans : la Maverick couleur rouille, la Pinto brune, la Ford Falcon d'une teinte crayeuse. (Elles étaient toutes neuves, sauf la précieuse Chevy Bel Air bleue de 1955 de mon père.) Ces déménagements étaient souvent présentés comme une nécessité : papa était si doué dans son métier – pour de vrai ! – qu'on avait besoin de lui dans un autre journal, dans une autre ville. Notre rôle était de le soutenir. Les premières années, ces changements ne m'ont pas posé de problème particulier. Cela faisait partie de notre vie.

J'ai été hospitalisée pour ma maladie rénale une deuxième fois à l'âge de onze ans et, coïncidence ou pas, c'est arrivé juste

après l'une des liaisons de mon père. Bien sûr, à l'époque, je ne savais pas vraiment que mon père était un coureur, mais je ne peux m'empêcher de me demander si mes crises n'étaient pas une manière pour mon corps d'exprimer le malaise à la maison. Cela ne réglait rien, mais pendant un temps, j'étais le centre d'intérêt de toute notre famille.

Ironiquement, à cette époque, notre situation était étonnamment stable : nous étions retournés à Roswell quelques années plus tôt et nous avions l'impression d'être de retour à la maison. Nous habitons un joli pavillon avec trois chambres à coucher ; j'avais ma propre chambre, avec un lit à baldaquin rose et un couvre-lit assorti. Morgan partageait sa chambre avec le frère cadet de mon père, George. (George vivait avec nous depuis que j'avais cinq ans. Mes parents l'avaient recueilli sans hésiter à la mort de ma grand-mère paternelle, quand il n'avait nulle part où aller. Il était comme un grand frère pour moi.) Nous avons sympathisé avec les quatre enfants qui vivaient de l'autre côté de la rue et nous faisons sans cesse l'aller-retour entre les deux maisons – c'était la première fois que nous restions assez longtemps au même endroit pour que je me fasse de vrais amis.

Un jour, je rentrais de l'école à pied quand j'ai senti une chaleur étrange se répandre dans mon corps. La peau de mon ventre et de mes joues se tendait de plus en plus. Je me suis précipitée dans la salle de bains et j'ai baissé mon pantalon pour vérifier mon « cookie », mais cette fois-ci, j'étais enflée de partout.

À l'hôpital catholique St. Mary de Roswell, des religieuses ont pris soin de moi. Je me suis rapidement habituée à ma nouvelle vie : elles mesuraient mon débit urinaire et prélevaient mon sang deux fois par jour – c'était avant l'invention du cathéter et elles devaient me planter une aiguille dans les veines à chaque fois. Malgré toutes ces piqûres, je me sentais bien, car on s'occupait de moi.

Coup du sort, Morgan a dû être opéré d'une hernie à la même période, et nous nous sommes retrouvés dans la même chambre. J'étais l'experte de la vie hospitalière, et j'étais sa grande sœur : durant tout notre séjour, c'était donc moi la responsable. (On se disputait quand même pour choisir le programme de télévision, et les télécommandes n'existaient pas encore, alors pour changer de chaîne, il fallait appeler une religieuse. Morgan s'en fichait – il avait six ans –, mais moi, j'avais peur de perdre mon statut de patiente modèle. Après son opération, j'ai été soulagée de son départ.)

De retour à l'école, je devais faire régulièrement des examens urinaires et je devais prendre une collation tous les jours dans le bureau du directeur. J'étais tellement bouffie par les stéroïdes qu'un camarade m'a demandé si j'étais la sœur de Demi. Je ne me sentais plus spéciale comme à l'hôpital : j'étais mal à l'aise et j'avais envie de me cacher.

J'ai presque été soulagée quand mes parents nous ont annoncé qu'on allait encore déménager. Ma mère, je le découvrirais plus tard, avait trouvé un poil pubien roux dans le caleçon de mon père lors d'une lessive et, après une dispute en règle, ils en étaient venus à la fatale conclusion qu'il fallait s'éloigner. Beaucoup plus loin cette fois, à l'autre bout des États-Unis, à Canonsburg, en Pennsylvanie.

Ce n'était plus la même histoire. Mes parents nous ont fait asseoir et nous ont expliqué leur projet, ce qui a fait monter la tension d'un cran. Cette fois, on a eu droit à un vrai camion de déménagement. Il était plein à craquer avec nos lits, le canapé vert, les perdrix en céramique de ma mère et la table basse sur laquelle Morgan s'était ouvert le crâne. Nos valises bouclées, il n'y avait presque plus assez de place pour nous tous dans la cabine. Ma mère plaisantait à moitié quand elle m'a proposé de m'asseoir sur le plancher à ses pieds. Je l'ai prise au mot. C'était amusant : j'ai étalé une

couverture et un oreiller par terre et je me suis lovée dans ma petite grotte.

Le trajet a duré une éternité, d'autant que le blizzard obligeait mon père à s'arrêter parce qu'il n'avait aucune visibilité. Nichée près du chauffage, je me sentais à l'aise et en sécurité dans mon coin.

Canonsburg était une ville très différente du Nouveau-Mexique et de la Californie sur le plan culturel. Nous étions d'une famille du Sud, et tout le monde à Canonsburg devinait nos origines à notre façon de parler. (Ma mère avait un fort accent.) Ce fut particulièrement difficile pour Morgan, qui était plus introverti que moi et se laissait facilement intimider. J'étais du genre coriace. Face à toute nouvelle situation, je me mettais automatiquement en mode « détective » : Comment ça fonctionne ici ? Que manigancent les gens ? Qui sont mes alliés potentiels ? De quoi dois-je me méfier ? Qui détient le pouvoir ? Et bien sûr : Comment m'intégrer ? Je devais déchiffrer les codes et apprendre à les maîtriser. Ces compétences me seraient essentielles par la suite.

Nous nous sommes installés dans un lotissement de maisons sagement alignées dans une zone vallonnée avec un étang. L'hiver, on pouvait faire du patin à glace sur la surface gelée. Morgan a appris à faire du vélo. À onze ans, j'adorais la gymnastique. J'étais aussi proche de la puberté. J'avais désespérément besoin de seins : chaque soir, allongée dans mon lit, je priais pour en avoir.

Je n'étais plus une enfant, pourtant ma mère insistait pour nous faire garder par une baby-sitter ; elle n'avait pas confiance en moi pour veiller sur Morgan. La fille qu'elle a engagée – la sœur aînée d'une de mes camarades de classe, Corey –, était beaucoup plus développée et mature que moi. Je boudais quand la sœur de Corey venait faire du baby-sitting,

ne voulant pas avoir affaire à elle. Et un matin, ma honte fut totale quand Corey a lancé à la ronde dans le car scolaire : « Demi a encore besoin d'une baby-sitter ! »

Je sens encore la bouffée de chaleur de l'humiliation déferler dans mon corps. J'étais furieuse après ma mère de m'avoir mise dans cette position – prise au piège ! Je me sentais si mal que j'ai bien cru mourir de honte.

Il n'était pas question de laisser cet incident définir mon passage à l'école élémentaire de Canonsburg. Je n'avais pas besoin de baby-sitter. Par contre, il me fallait un petit ami.

J'ai choisi le plus beau garçon de la classe : un blond aux yeux bleus et aux cheveux hirsutes prénommé Ryder. Et en un rien de temps, je paradais dans l'école en lui tenant la main, victorieuse. C'était vraiment génial – pendant un temps.

Alors que j'étais dans les affres de la préadolescence, mes parents se déchiraient. Je n'ai jamais su ce qui les avait poussés à s'installer à Canonsburg, mais la situation a commencé à dégénérer au printemps de cette année-là.

Un soir, mon père descendait son habituel pack de Coors dans la cuisine en écoutant James Taylor, quand il eut l'idée de nettoyer son arme. Je me souviens de son apparence ce soir-là : quand il s'enivrait, son œil paresseux était encore plus déviant. Il n'a pas remarqué la balle dans la chambre de l'arme. Quand elle a fusé, elle a frôlé son front et fait un trou dans le mur. Il y avait du sang partout. Après avoir tout remis en ordre, ma mère a bien ri de toute cette histoire mais, au fond d'elle, je suis sûre qu'elle était terrifiée. Quand je pense qu'il avait une arme chargée à la maison, avec des enfants qui couraient partout, j'en ai la chair de poule.

Un autre soir, ce printemps-là, j'ai été réveillée par des éclats de voix. J'ai déboulé dans la chambre de mes parents, où ma mère pleurait et se débattait pendant que mon père

s'efforçait de la maîtriser. Près du lit, j'ai vu un flacon de pilules jaunes. Il a crié « Aide-moi ! » quand il m'a vue dans l'embrasure de la porte. Je me suis approchée dans un état second, en me demandant ce qui se passait – ce que j'avais inconsciemment compris : ma mère tentait de se suicider.

Ensuite, je me rappelle avoir utilisé mes doigts, mes petits doigts d'enfant, pour extirper les médicaments de la bouche de ma mère, que mon père maintenait ouverte tout en me donnant ses instructions. Un sentiment puissant s'est alors ancré en moi et ne m'a plus jamais lâchée. Mon enfance était terminée. La sensation que je pouvais compter sur l'un ou l'autre de mes parents s'était évaporée. À ce moment-là, avec mes doigts dans la bouche de ma mère suicidaire, qui se débattait comme un animal sauvage, et les cris de mon père affolé, j'étais passée d'une enfant dont ils s'occupaient vaguement à une personne dont ils avaient besoin pour gérer les crises.

## 2.

Au début des années soixante-dix, ma mère a suivi une nouvelle mode : elle s'est mise à consulter un psy. Elle voulait aller mieux. Elle allait enfin se trouver ! Le mouvement féministe imprégnait la culture de l'époque. Ma mère s'est liée d'amitié avec notre voisine, une militante qui a fait découvrir à Ginny des idées et des slogans sur la libération de la femme. Mais après avoir vu *L'Exorciste*, ma mère, alors impressionnable, a traversé une phase de christianisme charismatique. Elle m'emmenait à des services religieux dans une église catholique où l'on jouait des chansons de George Harrison et où l'on dansait en dashiki<sup>1</sup>.

Elle essayait de comprendre qui elle était. Parfois, je « l'entendais » discuter avec notre voisine dans la cuisine et lui expliquer combien elle se débattait. (J'étais une telle fouineuse que mes parents plaisantaient en disant que je « ne risquais pas de rater un pet ». Mais avec le recul, je sais que je guettais le danger. Ma mère venait de faire une tentative de suicide – je devais rester en alerte.) Elle se plaignait de mon père, qui ne l'aimait pas assez, et des privations de son enfance. Sa famille était si pauvre qu'un Noël, elle avait reçu sa propre poupée en cadeau, juste avec des vêtements neufs.

---

1. Chemise ample aux couleurs vives originaire d'Afrique de l'Ouest.